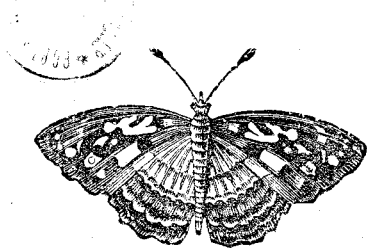


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,

JOURNAL DES THEATRES.

MIRABEAU,

ÉTUDE PAR VICTOR HUGO,

formant l'introduction des Mémoires de Mirabeau.

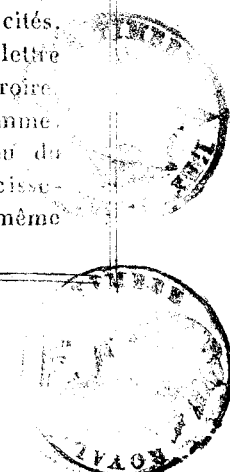
Dans ce nouvel écrit, M. Victor Hugo, inspiré sans doute par le souvenir de l'homme dont il traçait le portrait, s'est efforcé d'égaliser l'éloquence, la souplesse et la magie de son style oratoire. Il y a réussi; et nous connaissons peu de pages dans la littérature française qui, sous ce rapport, puissent être placées au-dessus de celles qu'on va lire :

« Après qu'on s'est rendu compte de l'immense résultat politique que le total de ses facultés a produit, on peut envisager Mirabeau sous un double aspect, comme écrivain et comme orateur. Ici nous prenons la liberté de ne pas être de l'avis de Rivarol, nous croyons Mirabeau plus grand comme orateur que comme écrivain.

« Le marquis de Mirabeau, son père, avait deux espèces de style, et comme deux plumes dans son écrioire. Quand il écrivait un livre, un bon livre pour le public, pour l'effet, pour la cour, pour la Bastille, pour le grand escalier du Palais-de-Justice, le digne seigneur se drapait, se roidissait, se boursofflait, couvrait sa pensée, déjà fort obscure par elle-même, de toutes les ampoules de l'expression; et l'on ne peut se figurer sous quel style à la fois plat et bouffi, lourd et traînant en longues queues de phrases interminables, chargé de néologismes au point de n'avoir plus nulle cohésion dans le tissu,

sous quel style, disons-nous, tout ensemble incolore et incorrect, se travestissait l'originalité naturelle et incontestable de cet étrange écrivain, moitié gentil-homme et moitié philosophe; préférant Quesnay à Socrate et Lefranc de Pompignan à Pindare, dédaignant Montesquieu comme arriéré, et tenant à être harangué par son curé, habitant amphibie des rêveries du dix-huitième siècle et des préjugés du seizième. Mais quand cet homme, ce même homme, voulait écrire une lettre, quand il oubliait le public et ne s'adressait plus qu'à *la longue mine roide et froide* de son vénérable frère le bailli, ou à sa fille *la petite Saillannette la plus émolliente femme qui fût jamais*, ou encore à la jolie tête rieuse de M^{me} de Rochefort, alors cet esprit tuméfié de prétention se détendait; plus d'effort, plus de fatigue, plus de gonflement apoplectique dans l'expression; sa pensée se répandait sur la lettre de famille et d'intimité, vive, originale, colorée, curieuse, amusante, profonde, gracieuse, naturelle enfin, à travers ce beau style-grand-seigneur du temps de Louis XIV, que Saint-Simon parlait avec toutes les qualités de l'homme et M^{me} de Sévigné avec toutes les qualités de la femme. On a pu en juger par les fragmens que nous avons cités. Après un livre du marquis de Mirabeau, une lettre de lui c'est une révélation. On a peine à y croire. Vous avez deux styles et vous n'avez qu'un homme.

« Sous ce rapport, le fils tenait quelque peu du père. On pourrait dire, avec beaucoup d'adoucissements et de restrictions néanmoins, qu'il y a la même



différence entre son style écrit et son style parlé. Notons seulement ceci, que le père était à l'aise dans une lettre, le fils dans un discours. Pour être lui, pour être naturel, pour être dans son milieu, il fallait à l'un sa famille, à l'autre une nation.

« Mirabeau qui écrit, c'est quelque chose de moins que Mirabeau. Soit qu'il démontre à la jeune république américaine l'inanité de son *Ordre de Cincinnati*, et ce qu'il y a de gauche et d'inconsistant dans une chevalerie de laboureurs; soit qu'il taquine, sur la liberté de l'Escaut, Joseph II, cet empereur philosophe, ce Titus selon Voltaire, ce buste de César romain dans le goût de Pompadour, soit qu'il fouille dans les doubles-fonds du cabinet de Berlin, et qu'il en tire cette *Histoire secrète* que la cour de France fait livrer juridiquement aux flammes sur l'escalier du Palais, maladresse insigne, car de ces livres brûlés par la main du bourreau il s'échappait toujours des flammèches et des étincelles, lesquelles se dispersaient au loin, selon le vent qui soufflait, sur le toit vermoulu de la grande société européenne, sur la charpente des monarchies, sur tous les esprits, pleins d'idées inflammables, sur toutes les têtes, faites d'étaupe alors; soit qu'il invectiva au passage cette charretée de charlatans qui a fait tant de bruit sur le pavé du 18^e siècle, Necker, Beaumarchais, Lavater, Calonne et Cagliostro; quel que soit le livre qu'il écrit enfin, sa pensée suffit toujours au sujet, mais son style ne suffit pas toujours à sa pensée. Son idée est constamment grande et haute; mais, pour sortir de son esprit, elle se courbe et se rapetisse sous l'expression comme sous une porte trop basse. Excepté dans ses éloquentes lettres à Mme de Monnier, où il est lui tout entier, où il parle plutôt qu'il n'écrit, et qui sont des harangues d'amour comme ses discours à la Constituante sont des harangues de révolution; excepté là, disons-nous, le style qu'il trouve dans son écritoire est en général d'une forme médiocre, pâteux, mal lié, mou aux extrémités des phrases; sec d'ailleurs, se composant une couleur terne avec des épithètes banales, pauvre en images, ou n'offrant par places, et bien rarement encore, que des mosaïques bizarres de métaphores peu adhérentes entr'elles. On sent, en le lisant, que les idées de cet homme ne sont pas, comme celles des grands prosateurs nés, faites de cette substance particulière qui se prête, souple et molle, à toutes les ciselures de l'expression, qui s'insinue bouillante et liquide dans tous les recoins du moule où l'écrivain la verse, et se fige ensuite; lave d'abord, granit après. On sent en le lisant que bien des choses regrettables sont restées dans sa tête, que le papier n'a qu'un à-peu-près, que ce génie n'est pas conformé de façon à s'exprimer complètement dans un livre, et qu'une plume n'est pas le meilleur conducteur possible pour tous les fluides

comprimés dans ce cerveau plein de tonnerres.

« Mirabeau qui parle, c'est Mirabeau. Mirabeau qui parle, c'est l'eau qui coule, c'est le flot qui écumme, c'est le feu qui étincelle, c'est l'oiseau qui vole, c'est une chose qui a fait son bruit propre, c'est une nature qui accomplit sa loi. Spectacle toujours sublime et harmonieux!

« Mirabeau à la tribune, tous les contemporains sont unanimes sur ce point maintenant, c'est quelque chose de magnifique. Là, plus de table, plus de papier, plus d'écritoire hérissé de plumes, plus de cabinet solitaire, plus de silence et de méditation; mais un marbre qu'on peut frapper, un escalier qu'on peut monter en courant; une tribune, espèce de cage de cette sorte de bête fauve, où l'on peut aller et venir, marcher, s'arrêter, souffler, haleter, croiser ses bras, crisper ses poings, peindre sa parole avec son geste, et illuminer une idée avec un coup-d'œil; un tas d'hommes qu'on peut regarder fixement; un grand tumulte, magnifique accompagnement pour une grande voix; une foule qui hait l'orateur, l'assemblée enveloppée d'une foule qui l'aime, le peuple; autour de lui toutes ces intelligences, toutes ces âmes, toutes ces passions, toutes ces médiocrités, toutes ces ambitions, toutes ces natures diverses et qu'il connaît et desquelles il peut tirer le son qu'il veut comme des touches d'un immense clavecin; au-dessus de lui, la voûte de la salle de l'assemblée constituante, vers laquelle ses yeux se lèvent souvent comme pour y chercher des pensées, car on renverse les monarchies avec les idées qui tombent d'une pareille voûte sur une pareille tête.

« Oh! qu'il est bien là sur son terrain, cet homme! qu'il y a bien le pied ferme et sûr! que ce génie qui s'amoindrait dans des livres est grand dans un discours! comme la tribune change heureusement les conditions de la production extérieure pour cette pensée! Après Mirabeau écrivain, Mirabeau orateur, quelle transfiguration!

« Tout en lui était puissant. Son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune, il avait un colossal mouvement d'épaule, comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui, il portait sa pensée. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on démêlait dans l'assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de jupiter, *cuncta supercilio moventis*. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était borbée d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose et fulgurante dont l'effet, par momens, était électrique et terrible. Dans les premiers temps,

quand rien n'était encore visiblement décidé pour ou contre la royauté ; quand la partie avait l'air presque égale entre la monarchie encore forte et les théories encore faibles ; quand aucune des idées qui devaient plus tard avoir l'avenir n'était encore arrivée à sa croissance complète ; quand la révolution, mal gardée et mal armée, paraissait facile à prendre d'assaut, il arrivait quelquefois que le côté droit croyant avoir jeté bas quelque mur de la forteresse, se ruait en masse sur elle avec des cris de victoire ; alors la tête monstrueuse de Mirabeau apparaissait à la brèche et pétrifiait les assaillans. Le génie de la révolution s'était forgé une égide avec toutes les doctrines amalgamées de Voltaire, d'Helvétius, de Diderot, de Bayle, de Montesquieu, de Locke et de Rousseau, et avait mis la tête de Mirabeau au milieu. »

» Si maintenant, pour compléter l'ensemble que nous avons essayé d'ébaucher, de Mirabeau et de son époque, nous reportons les yeux sur nous, il est aisé de voir, au point où se trouve aujourd'hui le mouvement social commencé en 89, que nous n'aurons plus d'hommes comme Mirabeau, sans que personne puisse dire d'ailleurs précisément de quelle forme seront les grands hommes politiques que nous réserve l'avenir.

« Les Mirabeau ne sont plus nécessaires, donc ils ne sont plus possibles.

« La Providence ne crée pas des hommes pareils quand ils sont inutiles ; elle ne jette pas de cette graine là au vent.

« Et en effet, à quoi pourrait servir maintenant un Mirabeau ? Un Mirabeau c'est une foudre. Qu'y a-t-il à foudroyer ? Où sont, dans la région politique les objets trop haut placés qui attirent le tonnerre ? Nous ne sommes plus comme en 1789, où il y avait dans l'ordre social tant de choses si disproportionnées.

« Aujourd'hui le sol est à-peu-près nivelé ; tout est plane, rase, uni.

« Un orage comme Mirabeau qui passerait sur nous ne trouverait pas un sommet où s'accrocher.

« Ce n'est pas à dire parce que nous n'aurons plus besoin d'un Mirabeau que nous n'ayons plus besoin de grands hommes. Bien au contraire. Il y a certes beaucoup à travailler encore. Tout est défait, rien n'est refait.

« Dans les momens comme celui où nous sommes ; le parti de l'avenir se divise en deux classes : les hommes de révolution, les hommes de progrès. Ce sont les hommes de révolution qui déchirent la vieille terre politique, creusent le sillon, jettent la semence ; mais leur temps est court. Aux hommes de progrès appartient la lente et laborieuse culture des principes, l'étude des saisons propices à la greffe de telle idée, le travail au jour le jour, l'arrosage de la jeune plante, l'engrais du sol, la récolte pour tous.

Ils vont, courbés et patients, sous le soleil ou sous la pluie, dans le champ public, épierrant cette terre couverte de ruines, extirpant les chicots du passé qui accrochent encore çà et là, déracinant les souches mortes des anciens régimes, sarclant les abus, cette mauvaise herbe qui pousse si vite dans toutes les lacunes de la loi. Il leur faut bon œil, bon pied, bonne main. Dignes et consciencieux travailleurs, souvent bien mal payés !

« Or, selon nous, à l'heure qu'il est, les hommes de révolution ont accompli leur tâche. Ils ont eu tout récemment encore, leurs trois jours de semailles en juillet. Qu'ils laissent faire maintenant les hommes de progrès. Après le sillon, l'épi.

« Mirabeau, c'est un grand homme de révolution. Il nous faut maintenant le grand homme du progrès.

DEUX RICHESSES !

Un Irlandais, descendu à l'hôtel de Suède, rue de Richelieu, à Paris, demande une blanchisseuse qui lui est envoyée et par laquelle il fait emporter une assez grande quantité de linge sale qu'il avait jeté au milieu de la chambre. Au bout d'une demi-heure on frappe à sa porte ; c'est l'ouvrière blanchisseuse qui reparait et qui, à sa grande surprise, lui remet un petit papier contenant un certain nombre de billets de banque qu'il avait laissés tomber par mégarde au milieu du linge sale. Pressée d'accepter une récompense, elle refuse et se retire en laissant l'étranger désolé de ne pouvoir lui faire agréer, sans l'humilier, une marque de sa reconnaissance...

— On célébrait ces jours derniers, à l'église St-Thomas-d'Aquin, un mariage qui avait attiré une assez grande affluence de curieux ; il était facile de reconnaître, à la mise et à la tournure du marié, qu'il était étranger ; l'air timide embarrassé de sa future compagne semblait la signaler comme n'appartenant pas à la même classe que lui et révéler un mariage d'inclination.. L'anecdote ci-dessus circulait dans la foule... En un mot, la mariée n'était autre que la jeune ouvrière que l'étranger avait jugée digne de partager son sort et sa fortune.

(Historique)

A un Bouquet de Fleurs.

Bouquet de fleurs, souvenir d'elle,
Toi qui, par un heureux larcin,
Te meurs aujourd'hui sur mon sein,
Que ton sort à mon sort se mêle !

Attends... nous tomberons tous deux
Flétris par la même souffrance ;

Tu vis loin du soleil qui fait ton existence,
Et moi je vis loin de ses yeux.

NE TE VERRAI-JE PLUS ?

SOUVENIR D'UN BAL.

Ne te verrai-je plus, jeune fille ou jeune ange
Qui m'apparus un soir comme un rapide éclair,
Eblouissant les yeux de sa lueur étrange,
Et fuyant dans le bal comme un sylphe dans l'air ?

Ne te verrai-je plus ? L'un disait : qu'elle est belle !...
Un autre : dans ses yeux son ame se révèle.

Et j'entendais ton nom se murmurer tout bas ;
Ton nom tout parfumé d'amour et d'innocence,
Ton nom qui restera sur mon cœur, en silence,
Comme un secret divin qu'on ne révèle pas.

Ne te verrai-je plus, toi, beauté sans mélange,
Toi qui vins un instant te placer devant moi
Comme une forme pure, un rêve, et dont je dois
A tous taire le nom..... mais que j'appelle un Ange.

SOUVENIR, ESPÉRANCE

A MON AMI LÉON B.

Ami, j'aime vos vers, et mon ame attendrie
Se berce mollement à votre poésie....

Car vous parlez d'amour.

Et l'amour, pour un cœur, dévoré par les larmes ;
L'amour est un poison ! un poison plein de charmes,
Et qui fait vivre un jour !

Un jour ! un, seulement ! et bien vite on oublie
Ces beaux rêves dorés en entrant dans la vie ;
Ces rêves de bonheur,
Qui planent un instant sur leurs ailes lassées,
Et meurent en laissant quelques douces pensées,
Des souvenirs au cœur....

Car la vie a deux mots : souvenir, espérance,
Qui nous font supporter notre longue souffrance
Jusqu'au jour de la mort ;
Et quand on y croit plus, quand leur sève est tarie,
Comme un gladiateur sur son genou qui plie,
Dans la tombe on s'endort.

Souvenir, espérance : ah ! quels mots plus magiques,
Retentirent jamais comme de saints cantiques
Aux voûtes du saint lieu,
Traçant en traits de feu dans notre ame immortelle,
Le passé, l'avenir, mystérieux comme elle,
Souffle émané de Dieu !

J'aime le souvenir ! sa douce rêverie
Me ramène toujours à la rive fleurie
Où j'eus mes plus beaux jours.
Et je l'entends encor, penchant sa blonde tête,
Me dire en souriant : je veux t'aimer, poète,
Je veux t'aimer toujours !

Je veux être pour toi l'enfant, le bon génie
Qui sèmera de fleurs le sentier de ta vie,
Essuiera tes pleurs ;
Et versant sur ton ame un parfum d'innocence
Appellera du ciel un rayon d'espérance
Pour calmer tes douleurs !

Et ce premier amour, ce soupir de mon ame,
Ce premier feu sacré qu'allumait une femme
Dans mon sein attendri ;
Ce fut une lueur brillante et passagère
Qui s'éteignit bientôt, me laissant sur la terre
Seul, et le cœur flétri.

BENEDICT.

NOUVELLES DES THÉÂTRES.

C'est définitivement samedi qu'aura lieu au Grand-Théâtre le grand bal paré, travesti et masqué, pour lequel des brillants préparatifs ont été faits, afin que tout contribue à donner à cette fête l'éclat dont elle est susceptible.

— On monte en ce moment *Angèle*. C'est par cette pièce, par un succès qu'Alexandre Dumas a répondu à ses détracteurs.

— La seconde représentation de *Bertrand et Raton* avait attiré lundi un public nombreux. Mieux servie par les choristes et par la mise en scène, plus serrée par les artistes, cette comédie a fait le plus grand plaisir. C'est l'ouvrage en vogue en ce moment.

Nous félicitons M. Lecomte d'avoir, dans l'intérêt des pauvres, sacrifié ses intérêts aux leurs. La représentation au bénéfice des indigens est composée de façon à remplir ce soir une salle trois fois plus grande que celle du Grand-Théâtre. Deux actes du *Barbier de Séville* escorteront *Bertrand et Raton* et le spectacle se terminera par la *Sylphide*. Tous les goûts seront satisfaits et les pauvres aussi.

La *Séduction ou la partie de chasse* : tel est le titre du nouveau ballet que nous prépare M. Léon, et dont M. Crémont a fait la musique. On a introduit et mis en action la magnifique ouverture de la chasse du *Jeune Henry* par Mébul. On parle avantageusement de la partie chorégraphique de cet ouvrage et de la musique de notre chef d'orchestre.

LYON.

— Samedi dernier, un employé de l'octroi qui causait avec un de ses amis, au bord du chemin escarpé, dit de la *Butte*, près la barrière de Serin, s'étant un peu trop avancé, un éboulement s'est fait sous ses pieds et dans dans sa chute il s'est brisé la tête sur les rochers situés au-dessous de ce chemin.

— Hier matin, ont eu lieu les obsèques d'une femme appartenant à la secte des St-Simoniens. Le drap qui couvrait le corps était d'une étoffe bleu-clair ; les coins du poêle étaient portés par quatre femmes. Cent individus environ, suivaient le cercueil. Sur le drap mortuaire on lisait : *Foi nouvelle. Eternité.*

NOUVELLES.

La jalousie d'une femme a fait manquer, et a failli rendre tragique une célébration de mariage devant l'officier de l'état civil de Bruxelles. Une jeune personne qui prétendait avoir à se plaindre du futur, est arrivée en compagnie de douze commères ses voisines, les tabliers remplis de cendre et de charbon, et en a inondé les futurs époux, qui ont été forcés de se retirer. M. l'échevin n'était point encore arrivé dans la salle consacrée aux solennités nuptiales, et l'unique pompier qui se trouvait là n'a pu arrêter ce déluge d'ordures et de paroles.

— Un gendarme conduisant un jeune homme arrêté pour défaut de passeport, a eu la barbarie de l'attacher à sa selle. Son cheval ayant pris le mort aux dents, ce malheureux a été abîmé dans cette course furieuse et il est mort.

Ce fait a eu lieu dans les environs d'Yssengeaux. Quelle peine infligera-t-on à l'assassin ?

— Le choléra exerce en ce moment ses ravages dans la ville de Nantes.

— M^{lle} Lenormand, la célèbre sybille du 19^e siècle, est sur le point de se marier avec un officier de la marine danoise.

— On écrit de Milan, en date du 27 janvier :

« On a célébré hier au soir le mariage du comte Ferdinand de Luchesi-Palli (oncle du mari de M^{me} de Berry), avec M^{lle} Rodi, première danseuse du théâtre de la Scala. » C'est une famille où l'on fait de singuliers mariages.

— Un riche vieillard s'est laissé mourir de froid et de faim, dans la cave d'une maison dont il était propriétaire, à Montréal, en Canada. Le jury d'enquête a déclaré qu'il était mort par avarice.

— Dans les derniers jours de janvier, à Toulouse, pendant que l'on transportait une femme de l'Hôtel-Dieu au cimetière, dans la caisse en forme de coffre ouvrant qui sert à toutes les inhumations de l'hospice, on entendit un coup intérieurement donné à la caisse. On s'approche ; on est convaincu que la femme respire encore ; on la rapporte à l'Hôtel-Dieu.